

ON S'ABONNE :

PARIS, rue du Croissant, 12.

DÉPARTEMENTS et ALSACE-LORRAINE, chez les libraires, les directeurs de poste et de messageries, et aux Agences de la Société Générale.

ALLEMAGNE, dans les bureaux de poste et chez V. A. Ammel, libraire, rue Brûlée, 5, à Strasbourg.

ANGLETERRE, à Londres, chez MM. Delizy, Davies & Co, 1, Finch Street, Cornhill, et à l'Agence de la Société Générale, Lombard Street, E. C.

AUTRICHE, BELGIQUE, ESPAGNE, HOLLANDE, ITALIE et autres pays de l'Union postale, dans les bureaux de poste et chez les libraires.

Nous avons l'honneur de prévenir nos abonnés des Départements, qui ne recevraient pas leur journal d'aujourd'hui par le Courrier habituel, qu'un accident survenu à l'une des pages, au moment de mettre sous presse, nous a occasionné un assez long retard pour le tirage.

PARIS, 30 NOVEMBRE

DERNIÈRES NOUVELLES

INTÉRIEUR

Nous apprenons que tous les fonctionnaires, agents diplomatiques et officiers généraux convoqués devant la commission du Tong-King sont adversaires de l'évacuation.

M. Brissot avait pris la peine d'interroger la plupart d'entre eux avant de se former une opinion définitive.

C'est seulement à la suite de cette enquête personnelle, que le président du conseil a proposé à ses collègues de faire de l'évacuation du Tong-King une question de cabinet.

Serbes et Bulgares

Télégramme officiel de la légation de Serbie :

Belgrade, 28 novembre, 11 h. 35 soir.

Par l'entremise du comte Khevenhüller, ministre d'Autriche-Hongrie, une entente a été établie entre les commandants en chef des armées belles, serbes, en vertu de laquelle les hostilités cessent entre la Serbie et la Bulgarie sur les territoires que chacune d'elles occupent momentanément. Les troupes conserveront les positions qu'elles occupent en ce moment.

EXTÉRIEUR

Londres, 29 novembre.

Résultats connus à une heure du matin : Sont élus : 166 libéraux, 155 conservateurs, 25 parcellistes.

Les élections de Londres et des faubourgs de Londres sont terminées. 26 libéraux et 36 conservateurs ont été élus.

Madrid, 28 novembre.

La *Epoca* dément le voyage de la reine Isabelle à Paris.

Le même journal dit que le prince de Bismarck a télégraphié hier à M. Gandozas, pour lui annoncer la conclusion des négociations relatives aux Carolines.

INFORMATIONS

Le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts vient de charger les recteurs de procéder, de concert avec M. Salicis, inspecteur général de l'enseignement, à une enquête sur l'état du travail manuel dans les divers établissements scolaires.

Cette enquête devra porter sur l'installation des ateliers, l'emploi du temps, la répartition des cours et les résultats déjà obtenus.

« Il serait désirable, dit le ministre, de rechercher les meilleurs procédés à employer pour organiser, dans les écoles normales, la pratique des expériences de laboratoire et des manipulations et préparations qui peuvent être considérées comme un accessoire indispensable des travaux manuels et qui peut comporter l'installation de l'école primaire. »

Cette enquête améliorera-t-elle la situation ?

Nous le désirons ; mais nous devons constater que malgré les conditions imposées par le programme de 1882, malgré les nombreux circulaires ministérielles, malgré les efforts des recteurs et de l'administration centrale, l'enseignement manuel n'existe encore dans nos écoles qu'à l'état rudimentaire.

M. René Goblet tient décidément à donner des gages au radicalisme.

Sur son initiative, près de 200 curés ou desservants viennent de voter leur traitement suspendu pour une période de plus ou moins longue.

Le mot invoqué à l'appui de cet acte de rigueur, nous pourrions dire de cette injustice, est toujours le même : l'intervention irrégulière du clergé dans les dernières élections.

La population, fort heureusement, ne s'associe pas à cette persécution, et nous sommes heureux d'apprendre que, dans plusieurs communes, les fidèles se sont réunis pour dédommager les curés et les desservants.

On sait que les conservateurs ont besoin d'être élus deux fois pour être admis à siéger au Parlement : une fois par le suffrage universel et une fois par la Chambre elle-même.

La Chambre en a, d'ailleurs, usé hier comme elle devait le faire, en validant l'élection de la Charente-Inférieure.

C'est un résultat dont on doit se féliciter. Car il serait déplorable que des hommes politiques de ce département ne fussent plus au Palais-Bourbon, surtout quand on songe à la grande autorité oratoire de M. Jolibois, au talent de M. Georges Roche, à la valeur politique de M. Eschassériaux et de ses collègues.

Comme on le verra plus loin, le débat sur cette élection, engagé par un républicain qui n'a su que fatiguer la Chambre, est resté dans le domaine des faits ;

il a suffi que le rapporteur, M. Amagat, vint rectifier, ce qu'il a fait avec une netteté remarquable, les erreurs de M. Labussière. M. Georges Roche, l'un des députés de la Charente-Inférieure, a complété les explications du rapporteur, et son discours, très heureux à tous les titres, a obtenu un succès complet.

Pour M. Jolibois, il n'a pas eu à intervenir. La discussion s'étant maintenue sur le terrain qui vient d'être indiqué, l'éminent orateur, confiant avec raison dans le jugement qui allait émaner de la Chambre, n'a pas jugé nécessaire de monter à la tribune ; et il ne l'eût fait que s'il s'était produit quelque incident qui réclamât le secours d'une voix aussi éloquentes et aussi autorisée que la sienne.

En résumé, il y a lieu d'applaudir à la validation d'hier, d'abord à cause des élus de la Charente-Inférieure, et aussi parce que la Chambre a indiqué de la sorte qu'elle était entrée dans une autre voie que celle où il lui est arrivé de s'égarer, le jour où elle a invalidé les élus de Tarn-et-Garonne.

Le mouvement administratif est à peine connu, et déjà quelques républicains s'en plaignent et le critiquent amèrement.

Et quoi ! disent-ils, est-ce là cette belle et vigoureuse éducation qu'on avait promise ? — Ce mouvement, s'écrie la *Lanterne*, « finit en queue de poisson ».

Combien il faut être indigné, pour viser ainsi une queue à un mouvement !

C'est que le mouvement en question semble, en effet, n'avoir été imaginé que pour donner satisfaction à divers opportunistes, à ceux notamment qui ont échoué aux élections et qui, dans l'espoir de faire invalider leurs adversaires, désirent être aidés par des préfets habitués à manquer de respect au suffrage universel.

Cela étant, c'est nous qui avons le droit de trouver audacieux et condamnable ce mouvement administratif.

Quant à ceux des républicains qui le critiquent, leur plus grand chagrin est probablement que leurs amis n'y ont pas trouvé place.

EN ORIENT

L'Autriche — nous le faisons pressentir hier encore — ne pouvait laisser égarer les Serbes sans tenter une démarche en leur faveur. Le prince de Bulgarie n'ayant point voulu tenir compte de la note collective des puissances qui le priait de suspendre les hostilités, le cabinet de Vienne lui a fait signifier, par le comte Khevenhüller, que, si les armées bulgares continuaient leur marche en avant, les troupes autrichiennes passeraient la frontière serbe.

Devant cette attitude menaçante d'une des puissances signataires du traité de Berlin, le prince Alexandre a consenti — c'est le mot dont il s'est servi — à ouvrir des négociations en vue de déterminer les conditions d'un armistice.

Les conditions de paix que le vainqueur veut imposer sont le paiement d'une indemnité de guerre par la Serbie, la cession du district de Pirot et la reconnaissance de l'unité bulgare par la Porte et les puissances.

Que les Bulgares doivent faire cherement payer aux Serbes l'inqualifiable agression dont ils ont failli être victimes, rien de mieux ; mais il nous semble que le prince Alexandre le prend d'un peu haut avec la Porte et avec les grandes puissances. La fortune a favorisé ses armes ; mais ce succès inespéré nous paraît lui avoir fait perdre la notion exacte de sa situation en Europe, et lui avoir donné de ses forces réelles une opinion fort exagérée.

Nous ne savons point à quelle résolution s'arrêteront les représentants des puissances le jour où il faudra décider du sort de la Roumélie ; ni la Russie ni l'Autriche ne sont favorables à la création d'une grande Bulgarie ; l'Angleterre verrait cette réunion d'un bon œil, mais elle exciterait singulièrement les colères de la Grèce ; la Turquie nécessairement y est opposée ; ce n'est donc qu'à la suite d'une nouvelle entente qu'il sera possible que la question pourra être franchement discutée dans l'autre, et il n'appartient pas au prince de Bulgarie de prendre la parole dans le débat. Il soumettra ses prétentions à l'examen des puissances européennes, et lorsque celles-ci se seront prononcées, nous espérons qu'il consentira à s'incliner devant leur décision. D'ici là, est-ce qu'il a le droit de se targuer d'être le ciel d'être scélérat avec un certain prestige d'une aventure où il a bien failli laisser sa couronne !

LA COMMISSION DES CRÉDITS

La commission des crédits du Tong-King s'est réunie hier en trois sous-commissions, de la manière suivante :

La sous-commission saisie des pièces relatives aux opérations militaires et navales se compose de MM. Paillet, Du Boudan, Rivière, amiral de Théodon, amiral de Douville-Audouin, Raoul Duval, Beline, Hubbard, Dugué de la Fauconnerie, Chevillon et Édouard Lockroy.

La sous-commission chargée des pièces diplomatiques se compose de MM. Henri Rochefort, de la Porte, Bergerot, Pichon, Albert Ferry, Andrieux, de Saint-Martin, Gallard, Delafosse et Pichon.

La sous-commission chargée de l'examen de la question économique du Tong-King, se compose de MM. Julien, Waddington, Dreyfus, Thomson, Granet, Boyssat, Remolville, Viette, Gantrel, Lalande et Camille Perler.

Ces trois sous-commissions ont nommé leurs bureaux et ont choisi :

La première : M. Lockroy comme président, M. Hubbard comme secrétaire,

La seconde : M. Andrieux comme président, M. Pichon comme secrétaire.

La troisième : M. Boyssat comme président, M. Dreyfus comme secrétaire.

La commission des crédits s'est réunie hier en trois sous-commissions pour examiner les documents relatifs au Tong-King. C'est par là, mais à une condition, c'est que les trente-trois ne s'endorment pas sur ces lourds dossiers.

On sait que, le premier jour, la commission, pleine d'ardeur, était toute prête à partir de son pied léger pour arriver rapidement à son but.

Nous pensions bien que son ardeur n'a pas diminué, et qu'elle est toujours déterminée à se mettre bravement route ; seulement il est à souhaiter qu'elle ne s'en tienne pas trop longtemps à ses bonnes intentions.

L'opinion publique demande à être fixée. Il faudrait donc que la question tonkinoise vint sans retard en discussion, et qu'une décision définitive fût prise.

UNE STATUE

à la

VILLE DE METZ

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié notre vœu au général de... qui, il y a quelques années, nous a envoyé des correspondances si remarquables et qui produisent une telle sensation que le général Chanzy voudrait bien nous en demander la collection.

Sortant aujourd'hui de son long silence, il nous adresse la lettre suivante, que nous n'hésitons pas à publier bien qu'elle soit de nature à provoquer d'ardentes controverses. En tout cas, l'idée qui y est émise est de celles qui restent et dont l'exécution s'imposera à une date plus ou moins rapprochée.

Cette lettre aura, sans nul doute, un grand retentissement, car elle fait un élogisme et bien touchant appel au patriotisme français ; et, dans notre généreux pays, c'est une corde que l'on ne cherche jamais en vain à faire vibrer.

Mon cher Directeur,

Aussitôt après avoir lu dans la *Patrie* le discours prononcé à Metz par le prince de Hohenlohe, je voulais vous écrire pour vous dire quelle émotion profonde et quelle irritation les paroles, habiles sans doute, mais enflammées, de cet Allemand, avaient produites parmi tous ceux qui placent le patriotisme au premier rang des vertus civiques. Mais j'ai pensé qu'avant que ma lettre vous soit parvenue, vous auriez relevé, avec ce sentiment de dignité qui vous est propre et l'énergie qui vous caractérise, l'outrage lancé à la face de notre pauvre France par un irréconciliable ennemi heureux d'ajouter l'humiliation à nos défaites.

Mon attente n'a pas été trompée.

Votre vaillant journal, cette fois encore, s'est montré ce qu'il est toujours : plein d'ardeur, prompt à la riposte et sachant flétrir, avec cette indignation émue qui impressionne et entraîne, les attaques dirigées contre notre pays dans la générosité et l'esprit chevaleresque en font sans conteste une nation supérieure à l'Allemagne.

Du fond de ma retraite, silencieuse et bien isolée, je ressentais ce frémissement qu'on dit éprouver tous les cours virements français à la lecture du discours Hohenlohe, lorsque le hasard m'a apporté, comme une compensation et un calmant, un journal anglais dans lequel j'ai lu ces quelques lignes :

« C'est un fait incontestable, qu'au point de vue sentimental l'Alsace-Lorraine est attachée à la France et regrette d'en être séparée. La preuve en est dans les sacrifices que s'imposent beaucoup d'Alsaciens et de Lorrains pour que leurs enfants aillent en France et restent Français. »

Ah ! toute ma fierté de soldat et de patriote s'est réveillée, en lisant ces lignes d'un journal étranger qui savait être impartial. J'en ai ressenti une joie bien vive, en pensant surtout que non-seulement l'Alsace et la Lorraine sont restées françaises, mais que malgré les tentatives de séduction ou les menaces elles resteront françaises !

Malheureusement, et c'est là ce qui m'attriste, nous ne faisons rien pour entretenir ce patriotisme ardent, pour répondre à cet amour qui a pénétré l'âme de l'Alsace-Lorraine. Même au point de vue sentimental, nous restons inertes ; non points indifférents, mais craintifs. On a si peur, par une manifestation quelconque, de froisser l'Allemagne, de provoquer un froissement de sourcils de Bismarck, qu'on s'abstient, qu'on s'abandonne, et nous nous faisons si petits, si petits, que l'on ne compte plus avec nous ; on nous tolère, voilà tout.

Nous n'osons rien dire ni rien faire quand l'Alsace-Lorraine brave en face l'ennemi héréditaire, ne courbe pas son front altier autour duquel rayonne l'aurore d'un courage indomptable, quand le souffle de son patriotisme, que rien ne fera fléchir, la pousse à la résistance la plus vigoureuse et la plus ferme et nous donne l'exemple de la virilité.

Non, nous ne disons rien, nous n'osons rien, et je ne sais trop si votre article de l'autre jour n'a pas fait trembler

nos valeureux gouvernants, qui aiment tant à vivre sous la protection de l'Allemagne.

« Eh bien ! j'oserais, moi qui ai vu les Allemands bien en face autour de Metz, élever la voix pour dire à nos frères d'Alsace-Lorraine que nous avons pour eux la même sympathie, la même affection, le même amour qu'ils ont pour nous, et que nous voulons perpétuer notre union, qui remonte à plus de deux siècles, par un pieux et impérissable souvenir. »

Si l'idée que je vais émettre était adoptée par toute la presse française, sans distinction d'opinion, elle pourrait être rapidement exécutée, et il me semblerait alors que la France, sortie de ses ruines, a repris la place de grande nation qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Mais avant de préciser, laissez-moi, pour expliquer et justifier ma proposition, rappeler ce passage du discours Hohenlohe :

« Les habitants du pays, a-t-il dit, n'ont donc plus aucun motif pour tourner les yeux du côté de la France, et j'espère, par conséquent, que l'Alsace-Lorraine reconnaîtra de plus en plus que la cessation de son union avec la France n'est pas un malheur et que sa réunion à l'Allemagne lui garantit un avenir fortuné. »

Je veux garder tout le calme et le sang-froid dont notre triste situation me fait une stricte obligation, et je refuse au fond de moi-même les paroles qui, de mon cœur, montent à mes lèvres. Mais, sans répondre par une provocation à ces injonctions hautaines qui, comme vous l'avez dit, constituent un outrage prémédité, il nous est bien permis, je pense, par une manifestation toute patriotique, d'affirmer l'immuable affection que nous avons pour les Alsaciens-Lorrains.

Je propose donc qu'on élève sur la place de la Concorde, à côté de la statue de Strasbourg, une statue à la ville de Metz, qui a la suprême consolation, dans son malheur, d'être restée invaincue.

Sur le socle, on pourrait mettre ces simples mots :

LA FRANCE

A LA VILLE DE METZ

Par l'accueil qui sera fait à cette proposition, nous verrons à quel degré le patriotisme s'est maintenu en France depuis 1870.

Votre ami,

Le général ***.

Le *Figaro* tient d'un personnage politique qui approche M. Clémenceau, que M. Brissot est considéré comme ne pouvant garder longtemps le pouvoir, et que M. Clémenceau doit nécessairement lui succéder.

Or, voici la note que la *Justice* publie ce matin :

« Sur l'avis de son médecin, M. Clémenceau est parti hier soir pour la campagne, où il passera quelques jours. »

Ainsi M. Clémenceau est malade : il n'est donc guère en état, ni intellectuellement ni physiquement, de prendre le pouvoir.

A moins que ce ne soit la perspective, précisément, d'avoir à prendre le pouvoir qui n'aggrave sa maladie. Car il est classique d'être malade quand on désire se soustraire à certaines corvées politiques.

EN ESPAGNE

La situation générale reste la même. Les partis s'observent et s'organisent. Le gouvernement s'installe, prend ses mesures, s'affirme.

La reine pleure. La nation ne s'occupe que des funérailles du roi, qui doivent avoir lieu aujourd'hui et auxquelles tout Madrid assistera.

Les préparatifs funéraires

Les restes d'Alphonse XII sont exposés au palais royal, dans la salle des Colonnes, sur le même lit où Ferdinand VII et la reine Mercédès ont été exposés lors de leur mort.

Le lit sur lequel repose le corps est surmonté d'un immense baldachin en brocart d'or et d'argent.

Le roi est couché dans un cercueil découvert posé sur un plan incliné. Il est revêtu de l'uniforme de général, qu'il avait mis pour la première fois cette année, le jour des Rois. Le grand cordon de Charles III est posé en sautoir ; sur la poitrine, l'écharpe de Saint-Ferdinand et la médaille d'Alphonse XII, créée par lui lors de la guerre carliste. Sous l'écharpe, une croix autrichienne qu'il mettait toujours quand il portait l'uniforme militaire.

Le roi a les mains ramenées sur la poitrine, sur laquelle est placé le crucifix donné par le cardinal Morefo, arceveêque d'Alphonse XII. En face du catafalque, une grande croix avec de nombreux cierges tout autour. Devant, une immense couronne de violettes, donnée par la Reine ; une autre couronne, de laurier et de cyprès, avec écharpe noire, fait face à la première.

Quatre autels sont dressés dans le grand salon des Colonnes, où, d'heure en heure, des messes basses sont célébrées. A onze heures, au moment où le peuple a été admis à défiler devant le catafalque, des chants funéraires ont retenti. L'émotion est profonde.

Des grands d'Espagne, les gentilshommes de la Chambre, des officiers, des

hallebardiers montent la garde autour du catafalque, au pied duquel sont massées de nombreuses couronnes. Deux prie-Dieu sont posés de chaque côté de l'estrade.

A l'Escorial

A l'heure où nous écrivons, la solennelle cérémonie de la translation du corps dans les caveaux de l'Escorial est commencée ; en voici la description :

Le cercueil a été descendu sur les épaules de huit grands d'Espagne, et le cortège s'est formé.

Le cercueil a été déposé dans les caveaux de l'Escorial, près de la chapelle de la reine Mercédès.

L'acte d'inhumation sera dressé par le ministre de la justice et des grâces, M. Alphonse Martínez.

La maison militaire du roi a déposé une couronne sur le cercueil d'Alphonse XII, avec cette dédicace :

A SA MAJESTÉ LE ROI

SES AIDES DE CAMP

L'abbé Bénédictus, prieur du monastère, recevra le corps à l'entrée de l'église et se retirera après avoir lu l'ordre d'inhumation et récité les prières des morts.

Les moines de la communauté chanteront ensuite le *Miserere*, puis la bière sera placée au milieu de la basilique, où elle sera recouverte du manteau royal et des ordres militaires du roi ; on la transportera ensuite sur l'autel, où le majordome major ouvrira les deux serrures du cercueil, dont il enlèvera le couvercle, afin que les assistants puissent voir le cadavre du roi, revêtu de l'uniforme de capitaine-général.

Le ministre de la justice recevra des chevaliers de l'ordre de Monteros-Espinosa, chargés de garder le roi pendant la nuit, la déclaration que le cadavre est bien celui d'Alphonse XII.

Le chef de la garde royale, s'inclinant alors devant le cadavre, réclamera le silence et appellera le roi trois fois, disant :

Sire ! sire ! sire !

Puis il ajoutera :

« Puisque Sa Majesté ne répond pas, c'est qu'elle est réellement morte. »

Immédiatement après, il brisera son bâton, signe de son grade, et jettera les morceaux sur le catafalque royal.

Le majordome fera alors le cercueil et en remettra les clés au prieur du monastère qui lui donnera un reçu du cadavre et des clés. Enfin, le prieur fera placer le cercueil dans le caveau, au-dessous de celui de Ferdinand VII.

Les salves d'artillerie cesseront, les cloches se tairont ; la cérémonie funèbre sera terminée.

Le serment de la reine

Hier, la reine a prêté serment à la Constitution.

Les nouveaux ministres étaient tous présents. M. Sagasta s'avance au devant de Sa Majesté et l'invite à prêter serment, en sa qualité de régente, dans la forme suivante :

« Votre Majesté jure de rester fidèle à la reine mineure, et de respecter et de faire respecter la Constitution de la monarchie et les lois de la nation espagnole. »

La Reine, à genoux, une main sur l'Evangile, dit d'une voix ferme :

« Oui, je le jure ! »

La Reine était horriblement pâle ; elle avait les yeux rouges et l'air un peu égaré. On voyait qu'elle faisait d'immenses efforts pour contenir ses larmes pendant tout le temps que dura cette cérémonie.

Mais, à peine était-elle finie, que la Reine courut se renfermer dans ses appartements ; et on distinguait à travers ses sanglots ce cri, qui dominait tout : « Alphonse ! Alphonse ! »

Un cadeau annuel

Le valet de chambre du roi a remis hier à la reine un écriin contenant un riche bracelet que le pauvre jeune roi se proposait de donner à la reine demain, jour anniversaire de son mariage.

Tous les ans, à pareille date, le roi faisait à la reine un cadeau toujours semblable : il consistait en un bracelet de pierres précieuses, et en le lui remettant il lui disait textuellement ces mots :

« Mes loyaux serviteurs dans l'armée portent aux manches, avec des galons en or, le nombre de leurs campagnes. Moi, je veux pouvoir compter sur ton bras les années de bonheur que je te dois. »

La reine reçut ce suprême souvenir avec une joie sans pareille.

La petite princesse Mercédès ignore encore aujourd'hui la mort de son père.

Qui régnera ?

On s'est posé la question suivante : qui régnera ? La petite princesse des Asturies sera-t-elle proclamée reine avant la délivrance de la reine Christine ?

La *Gazette officielle* vient de répondre à la question en publiant le décret suivant :

Conformément à l'article 27 de la Constitution de la monarchie, tous les actes du gouvernement seront publiés en mon nom, comme régente du royaume, pendant la minorité du prince ou de la princesse appelée à succéder légitimement au trône de mon défunt époux, Alphonse XII, en conformité de l'article 60 de la dite Constitution.

Fait au Pardo, le 27 novembre 1885.

MARIE-CHRISTINE.

Contresigné : le président par intérim du conseil des ministres :

ANTONIO GANOVAS DEL CASTILLO.

Les partis

Les républicains opportunistes ont tenu hier une réunion chez M. Castelar.

Ils étaient tous d'accord sur la ligne de conduite proposée et suivie par M. Castelar, qui consistait à ne pas avoir recours à la force et à tout attendre de la propagande pacifique.

PRIX D'ABONNEMENT :

PARIS : un an, 54 fr. ; 6 mois, 27 fr. ; 3 mois, 13 fr. 50

— Le numéro, 15 centimes.

DÉPARTEMENTS : un an, 64 fr. ; 6 mois, 32 fr. ; 3 mois, 16 fr.

— Le numéro, 20 centimes.

INSERTIONS :

ANNONCES, 1 fr. 50 la ligne

Chez MM. Fauchey, Lafitte et Co

Place de la Bourse, 8

ETABLISSMENT DU JOURNAL, RUE DU CROISSANT, 12

Droit d'

près sept ans, du jour où le principe d'un monument à Paul de Kock a été adopté jusqu'au jour de l'inauguration de ce monument.

Le propriétaire littéraire des œuvres de Paul de Kock, autre que celle de ses ouvrages sur le *Moyen âge* et la *Renais-sance*, etc., vendue à l'Amiable par sa succession ou par lui de son vivant, a été mise aux enchères ces jours derniers, par M. Bourin, notaire.

La famille s'en est rendue adjudica-taire et en a offert le don à la Société des Gens de lettres avec l'espoir qu'elle pour-rait en tirer profit pour sa caisse de pen-sions et de secours et pour l'honneur li-téraire du vieux savant qui fut le bibli-ophile Jacob.

Les romans, les mémoires historiques et les œuvres bibliographiques principa-lement font partie de cette propriété.

Fera-t-on gras ou maigre le vendredi 1^{er} janvier 1886? Régulièrement, on do-vrait faire maigre; mais de nombreuses demandes de dispenses sont arrivées à l'archevêché, depuis que cette question a été soulevée, et il est possible que le car-dinal-archevêque obtienne du Pape un in-dult pour accorder à tous les fidèles la permission de faire gras.

Pareille coïncidence s'était déjà pro-duite le 1^{er} janvier 1875, et une dispense générale avait été accordée pour la France.

La séance du Sénat

Séance du 28 novembre

PRÉSIDENCE DE M. LE ROYER

Après le début de la séance, on reprend la première délibération sur la proposition de loi tendant à l'abrogation de la loi consi-dérant aux fabriques des églises et aux con-sistoires le monopole des inhumations.

M. Garrisson, rapporteur, dit que la com-mission, après avoir examiné les contri-butions qui lui avaient été envoyées, a main-tenu son texte primitif en adoptant seule-ment quelques dispositions secondaires em-pruntées aux contre-projets de MM. Allou et Bozérien. Elle croit que son système est le plus libéral et celui qui donne le plus complètement satisfaction aux fa-milles.

M. le président donne lecture du contre-projet de M. Allou.

M. Lencôl soutient ce contre-projet; il rend hommage à l'esprit de libéralisme et de tolérance de la commission et de son rapporteur, mais il croit que, même à leur insu, les membres de la commission amèneront la ruine des fabriques et des cures.

M. Garrisson proteste contre l'exagéra-tion du tarif des pompes funèbres; il croit que deux services fonctionnant concurremment en amèneraient l'abaissement. La commission repousse donc le contre-projet de M. Allou.

M. Allou insiste pour l'adoption de son contre-projet.

Il est procédé, sur l'article 1^{er} du contre-projet de M. Allou, à un scrutin dont voici le résultat :

Nombre des votants	251
Majorité absolue	126
Pour	106
Contre	145

L'article 1^{er} du contre-projet de M. Allou n'est pas adopté.

M. le président annonce que MM. Du-bière et Gouin sont élus membres de la com-mission de surveillance des Caisse d'amortis-sement et des dépôts et consignations.

On reprend ensuite la discussion du projet.

M. de Marcère, sur l'article 1^{er} du projet de la commission, fait remarquer qu'un fait, dans un certain nombre de villes, le monopole a cessé d'exister. Quelles ont été les conséquences de cette situation nou-velle? Voilà ce qu'il serait intéressant de savoir, et peut-être arriverait-on à trouver une solution préférable à celle qu'on vous propose.

M. Garrisson, rapporteur, dit que le fait signalé par M. de Marcère prouve que la proposition de la commission peut faci-lement être appliquée. Il demande donc au Sénat d'adopter l'article 1^{er}, qui supprime le monopole.

L'article 1^{er} est adopté.

L'article 2 du projet de la commission donne aux fabriques et consistoires le droit de continuer à faire le service extérieur et les funérailles des enterrements.

M. Georges Martin reprend l'article 2 du

projet voté par la Chambre des députés, qui transfère le monopole aux communes. Il dit qu'en laissant subsister en présence les deux matériels des fabriques et des communes, la commission s'est approprié l'amende-ment présenté à la Chambre par M. Freppel. Il insiste sur ce que le service des pompes funèbres est un service essentiel-lement municipal, essentiellement civil.

L'orateur, après avoir énuméré les quel-ques légères modifications qu'il apporte au projet de la Chambre, a supplié le Sénat de l'adopter au nom de l'équité et surtout de la liberté de conscience.

M. Garrisson, prenant de nouveau la pa-rolle au nom de la commission, a fait re-marquer que s'il avait paru nécessaire de supprimer le monopole dont jouissent à cette heure les fabriques, on n'aurait nulle-ment pensé créer un monopole nouveau au profit des communes; qu'indépendamment des charges considérables que le système de M. C. Martin imposait à un grand nombre de communes peu riches, il faut en-core tenir compte des mœurs, de la tradi-tion, de la foi et des scrupules d'un très grand nombre de personnes; et il a terminé en adjurant le Sénat de voter le projet de la commission, qui répond le mieux à cette double préoccupation.

L'assemblée, par 190 voix contre 47, lui a donné raison.

Le reste du projet, complété par un amende-ment de M. Bozérien que la commission s'était approprié, a été ensuite adopté et le Sénat s'est ajourné à mardi.

La séance de la Chambre

La Chambre a validé, hier, sans discus-sion, les élections de la Haute-Garon-ne et celles du Finistère.

Nous avons dit que les conclusions du bureau, tendant à la validation des élec-tions de la Charente-Inférieure, devaient être contestées par M. Labussière. Sur les sept élus de ce département, cinq sont conservateurs : MM. Jolibois, baron Eschassériaux, Georges Roche, Roy de Loulay et baron Vast-Vimeux; deux sont républicains, MM. le comte Duchâtel et Delmas.

M. Labussière a demandé la validation de ces deux derniers et l'invalidation ou, subsidiairement, l'enquête pour les cinq autres. Il a enroulé le dada fourbu de l'ingénierie cléricale, et rapporté sérieuse-ment quelques cancanes de village, ab-solument dérisoires. Le plus gros fait de l'ingénierie cléricale consistait dans une querelle d'un curé, ancien zouave, avec un homme qui prétendait coller l'affiche des candidats républicains sur le mur du presbytère. Il n'en fallait pas davantage, selon M. Labussière, pour mettre en sus-picion les votes de 60,000 électeurs qui avaient donné leurs voix aux candidats conservateurs.

Nous n'insisterons pas sur les autres griefs qui ont la même valeur que le pré-cédent. Ils n'étaient là que pour faire nombre et assaisonner agréablement le plat de résistance de l'influence cléri-cale.

Le rapporteur du bureau, M. Amagat, qui est un esprit vraiment libéral, a mon-tré tout le ridicule de cette prétendue ac-tion cléricale dans un département où la réforme a laissé des traces si profondes, où le clergé protestant a gardé une grande autorité qui s'exerce au profit des candidats républicains. M. Georges Ro-che, un des élus, a réfuté à son tour, avec autant de modération que de talent, les pitoyables objections de M. Labus-sière. Il n'a pas eu de peine à prouver que l'élection de la Charente-Inférieure était le résultat naturel et prévu de la situation des partis dans le département, et de celle des candidats eux-mêmes.

Les Eschassériaux appartenant à nos assemblées politiques depuis la Révolution. Le député actuel représente la Cha-rente-Inférieure depuis trente-cinq ans, sans interruption. M. Roy de Loulay a remplacé son père qui siégeait au Corps législatif. Le baron Vast-Vimeux, com-mandant des mobiles, faisait aussi partie du Corps législatif. Il a siégé au Sénat. M. Georges Roche est député depuis dix ans.

Enfin, le premier élu de la liste con-servatrice, M. Jolibois, est le même député depuis dix ans, occupé par son talent, son caractère, par les hautes fonctions qu'il a remplies avec tant d'éclat, une situation inattaquable dans le départe-ment. La seule pression qui s'est exercée en faveur de ces candidats est celle de l'opinion.

L'esprit cléricale est si étranger au dé-parlement, que l'exclusion de deux des candidats conservateurs de la liste est due précisément aux opinions religieuses trop prononcées qu'ils leur prêtent. C'est grâce à cette circonstance, que les deux candidats républicains ont passé, l'un et l'autre ayant une grande situation per-sonnelle : M. le comte Duchâtel, ancien député à l'Assemblée nationale, ancien ambassadeur, et M. Delmas, maire de la Rochelle.

La demande d'enquête a été repoussée à une grande majorité, 324 contre 161, et la validation a été prononcée en bloc pour les sept députés.

La Chambre, dans un second tour de scrutin, n'a pas encore réussi à nommer un second membre de la commission de surveillance de la Caisse d'amortissement et de celle des dépôts. Aucun candidat n'a obtenu la majorité absolue. M. Léon Chevreau venait le premier avec 132 voix.

On recommencera lundi ce petit jeu. Il est possible qu'il y ait quelque chose à surveiller à la Caisse des dépôts et con-signations. Mais la fonction de membre de la commission de surveillance de la Caisse d'amortissement nous paraît, par le temps qui court, un métier absolument fantastique, comme ceux de :

Tourneur de mât de cocagne en cham-bre,
Fabricant de muselières de punaises,
Vétérinaire des chevaux de bois,
Médecin du musée Grévin, etc., etc.

GAZETTE DE PARIS

« Compartiment des dames »

Avez-vous remarqué, messieurs, les em-piètements qu'a faits cette petite pla-que, qui, dans les premiers temps, s'ac-crochait uniquement à la portière d'un compartiment de première classe, dans les trains de grande vitesse.

Peu à peu, nous l'avons vue figurer dans les trains omnibus, puis aux voi-tures de deuxième classe, enfin à celles de troisième. Aujourd'hui, dans tous les trains se trouvent trois fois répétés, en trois mois fatidiques : « compartiment des dames » placés à l'entrée de certains wagons comme des sentinelles avan-cées.

Je me suis souvent demandé ce qui pouvait se passer dans ces voitures qui sont fermées à l'homme? A quelles dées-ses sacrifiées-t-on, dans ces compartiments spéciaux, d'où le bannit son sexe... et son impiété?

Voilà ce que nous nous disions les uns aux autres, hier soir, en fumant au cer-cle, lorsqu'un petit jeune homme de vingt et un ans, encore imberbe, prit, d'une voix assurée, la parole en ces termes :

« Messieurs, je puis vous raconter ce qu'est un compartiment de dames, pour y avoir été un jour moi-même, de Paris à Orléans. J'avais très grande envie de savoir ce qui pouvait se passer dans ces wagons spéciaux. Je me jurai que j'y entrerais et j'y suis entré. Il ne m'a pas été bien difficile de me déguiser à sou-hait et de devenir une femme, assez ca-piteuse même; en tout cas, plus que je ne l'aurais voulu... »

Côté des auditeurs : « Ah ! ah ! silence ! Cela va être drôle. Écoutez donc. Vous avez la parole. Jean, sois convenable. Nous sommes entre hommes, etc., etc. Jean, sans se laisser intimider par ces plaisanteries, ces obligations, ces re-commandations, continua ainsi :

« Vous croyez que j'ai des choses très fortes à vous dire? Vous vous trompez, messieurs; sachez-vous d'ailleurs que pendant tout le temps du voyage, j'ai été femme pour les autres... et pour moi-même. D'ailleurs, je vous rapporte naïvement mes impressions de voyage.

« Mon Dieu, je me sentais si ne recon-naissais tout d'abord qu'en passant sur le quai de la gare, des messieurs me re-gardaient avec une certaine bienveil-lance, et qu'il y eut une petite déception lorsqu'on me vit monter dans « mon » compartiment, dans celui des dames. J'é-tais, du reste, habillée à ravir, capitonée à point, pouvant faire illusion, même à un boulevardier de profession.

« Lorsque j'apparus à la portière du « compartiment des dames » je fus ef-frayé de ce que je vis : une nourrice et

son montard; une dame antique, une au-tre très laide, une passable; ces trois dames, habillées comme de vieilles ba-ronnes de comédie; une dernière enfin de quarante ans qui m'avait l'air d'une vigoureuse comédienne. Quand ces cinq personnes virent que je faisais mine d'es-calader, assez gauchement d'ailleurs, le marche-pied, elles me jetèrent des re-gards de hyène en colère, qui m'auraient fait reculer si je n'avais pas été décidé à tout affronter pour savoir...

« Aussitôt aucun secours, aucun aide pour me faciliter l'ascension du compartiment avec mes petits bagages. J'aurais pu me rompre le cou dans ce travail dé-li-cat, sans qu'aucune main se tendît vers moi, sauf peut-être celle de la grosse comédienne qui m'avait l'air d'une bonne pâte de femme.

« Les banquettes sont encombrées de pa-niers, sacs, etc., qui ne daignent pas enlever pour me faire place. Enfin, me voilà casé tant bien que mal : un coup de sifflet et le train part. Je regarde et j'écoute : en vérité, rien de particulier tout d'abord; on se serait cru chez ma tante un soir, après le dîner de famille, quand ces dames seules se livrent à la digestion d'un bon repas, opération tou-jours pénible à cause de ce diable de corset.

« Un mot échangé de temps en temps, et c'est tout. Mais voici que l'enfant à soi, la nourrice entre en fonctions, et la vieille dame explique que c'est son pe-tit-fils (Tiens ! nous sommes deux hom-mes dans le compartiment des dames) qu'elle reconduit à sa fille qui a épousé un fonctionnaire habitant la province — qui n'a pas cru devoir donner sa démission au moment de l'exécution des décrets — qui, pourtant, on est un bien grand mal-heur, qui tôt ou tard sera réparé, etc. Ouf ! Et voilà qu'on cause politique, reli-gion, administration, sans s'écouter et sans se comprendre; que le nourrisson, qui n'en peut mais, se mêle de la partie et pousse des cris inarticulés, accompa-gnés de larmes et autres inondations dé-plorables.

« Je ne souffle mot. La dame de 40 ans garde également de « Conrad » (comme dit une de nos co-voyageuses) le silence prudent. Elle m'examine avec une fixité gênante. Que diable ! elle voit bien que je suis une femme !

« Cependant, la conversation devient aigre-douce; les voyageuses ne sont pas d'accord... sur la question du Tong-King ! La nourrice s'est endormie et ronfle; ainsi qu'une basse à l'église, elle accom-pagne en sourdine les notes aiguës lan-cées par ces dames.

« Mais voici qu'elles se mettent à manger. Bientôt l'air est imprégné d'une odeur à laquelle on ne saurait attribuer un nom précis. Il y a là-dedans de tout : des éma-nations d'eau de toilette, dont l'une s'im-bibe les tempes; de pomme crue, que l'autre grignote; de saucisson tréslépié que celle-ci dévore; de lait répandu par l'enfant qui s'est repris à têter... et de je ne sais quoi encore.

« De l'air ! de l'air ! Mais ces dames ont peur de s'enrhumer et désirent rester dans cette infection. Comme je regrette de me faire fourvoyée (Tiens ! voilà que je parle féminin) dans ce compartiment, où tout est laid, désagréable et repous-sant, où chacun de mes sens est mis en révolte.

« Enfin, voici une station, je descends quatre à quatre du wagon : la forte dame me passe très obligeamment mes paquets, me jette un dernier coup d'œil empreint d'un triste reproche, et je me sauve. Je grimpe dans la première voiture venue. « Heureusement le compartiment était vide; je pus remettre mon esprit des inepties que j'avais entendues, mon cœur des soulèvements de dégoût qu'il avait subis, mon corps des douleurs causées par les nombreux coils, ballots, valises, ca-ges à serin, boîtes à petits chiens, au milieu desquels j'avais voyagé encastré pendant deux heures.

« Eh bien ! je comprends aujourd'hui pourquoi les femmes intelligentes ont en horreur ces compartiments composés le plus souvent d'animaux nuisibles, en tout cas fort désagréables (je ne parle ni des serins, ni des chiens de poche, ni des perroquets) et pourquoi elles préfèrent voyager avec nous, malgré la fumée de la cigarette, les chiens de chasse, les regards quelquefois trop admirateurs, et les compliments trop enthousiastes. On sait du moins ici ce que regarder et par-

ler veut dire; on sait ce qu'est l'odeur du tabac et la caresse d'un gros bon chien.

« Je n'ai pas besoin de vous assurer que je suis revenu en culotte dans un compartiment de fumeurs, pour être bien assuré que nous serions entre hommes, unique-ment entre hommes.

« Mais tout devait être extraordinaire dans ce voyage : une dame, une Russe, je crois, monta dans notre compartiment et se mit à fumer tranquillement une infinité de cigarettes.

« Je dois, pour rendre hommage à la vé-rité, avouer que celle-ci, qui était placée en face de moi, ne daigna pas une seule fois jeter les regards de mon côté. Sa-pris ! j'étais pourtant recouvert des vé-te-ments de mon sexe, cette fois ! »

Sur ces mots, le petit jeune homme se rassit, enchanté de l'effet qu'il avait pro-duit.

Chacun dit alors son mot, et la conver-sation devint générale. Je la résume : il est impossible de savoir pourquoi on a imaginé les compartiments de dames. Les femmes élégantes, jeunes, jolies, spiri-tuelles n'y montent pas. Les femmes du vrai monde n'y mettent jamais le pied.

Celles qui s'aventurent dans cette cage sont d'ordinaire des oiseaux qui n'ont rien à redouter du chasseur, et qui ne pourraient faire naître en lui aucune idée de poursuite téméraire... à moins qu'elles ne soient elles-mêmes chasseresses, à la recherche de je ne sais quel étrange gi-bier.

Quant aux autres, la grande majorité : dé-plumées, ouses ou informes, n'ayant que des rapports peu fréquents avec la pure eau du bon Dieu, exhalant des odeurs inanalysables, bavares comme des perroquets, mauvaises comme des pies, serines... comme des serins, agréa-bles à la vue comme des chats-huants, les « pauvres chasses » affectent une peur de l'homme, de sa mauvaise tenue et de ses propos d'amour, qui est bien la chose la plus drôle du monde.

Je sais qu'il y a des exceptions et qu'on aperçoit quelquefois dans le « comparti-ment des dames » des femmes du monde, jeunes et vieilles, de bonne tenue, de grande distinction, portant, les unes, avec dignité, leurs cheveux de neige, les au-tres avec grâce leurs cheveux aile de cor-beau ou épi mir. Je le sais. Aussi ai-je voulu avoir le mot de cette énigme. Le voici :

C'est, m'a-t-on dit, par esprit de pénitence, par mortification et macération que certaines dames du monde s'imposent quelquefois un voyage dans le « com-partiment des dames ».

Et vous rappelez-vous, madame, que vous avez ajouté : « La pénitence est dure ! »

JULES BOURGEOIS.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

Nous avons dit que trente-cinq des-servants de l'Ariège avaient vu leur tra-itement supprimé à raison de leur inter-vention dans les élections. Voici la lettre par laquelle le préfet de l'Ariège a notifié cette décision aux intéressés :

Poit, 17 novembre 1885.

Monsieur le desservant,

Pendant la dernière période électorale, vous avez tenu, au mépris des recomman-dations expresses de M. le ministre des cul-tes, à bien affirmer, soit par vos prédica-tions, soit par des manœuvres coupables, vos sentiments hostiles envers le gouverne-ment de la République.

M. le ministre, renseigné sur votre atti-tude, a décidé que le traitement qui vous était servi par le gouvernement que vous avez ouvertement et déloyalement com-battu, vous serait supprimé à partir du 1^{er} décembre prochain.

Il importe que les électeurs catholiques jouissent désormais de la même liberté de vote que ceux qui appartiennent aux au-tres cultes et n'aient plus à compter avec la pression exercée par les membres du clergé.

La durée de la peine disciplinaire qui vous est infligée sera calculée sur la gra-vité des fautes commises et sur les écarts de conduite constatés.

Les sentiments que vous manifesterez à l'avenir pourront vous faire pardonner votre ingérence abusive dans des questions étrangères aux fonctions sacerdotales et

me la faute d'une mendiant ne saurait effrayer les puritains écossais, la dé-sertion redoublée ne se produira pas. Le roi est sauvé ! L'Écosse est sauvée ! Il n'y a que Marie de perdue !

Ce n'est pas fini, hélas ! Et il faut que la malheureuse boive son calice jusqu'à la lie. Voici le vieil Angus, acharné, lui aussi, contre les galanteries du prince, et il faut qu'elle soutienne devant lui son mensonge héroïque, et il faut qu'elle con-tinue à se déshonorer en le déshonorant. Le vieillard la maudit avec un accent d'outrage, et maudit avec elle la royauté et les rois, jusqu'au moment où, restée seule avec ce justicier impitoyable, elle peut enfin lui expliquer ses rai-sons, lui ouvrir son cœur et le rassurer d'un mot : « Mon père, j'ai menti ! » Souillée aux yeux de tous, pour lui et pour Dora, elle est pure, elle est sainte, elle est divine !

Pourquoi faut-il qu'elle le soit en vain? Son sacrifice inutile n'aura prolongé que de quelques jours l'agonie de l'armée. Au début du quatrième acte, tout est fini ! Les Hanovriens ont écrasé ou dispersé dans une bataille décisive cette troupe démoralisée. Les Écossais sont en fuite, et l'Écosse en larmes. Dora s'est fait tuer, le pistolet au poing, pour expier ses fai-bleesses. Son mari, lord Fingall se cache dans une cabane de fermier où elle-même est venue mourir. Un bijou compromettant qu'elle y a laissé révèle au mal-heureux la trahison dont il a été victime. Il pourrait s'en venger en livrant le roi; il préfère s'en aller tranquillement à la mort; et voilà comme un Fingall se venge !

La dernière heure a sonné, il faut par-tir. Un vaisseau de guerre français at-tend là-bas, en pleine mer, le roi vaincu, le proscrit définitif. A peine, dans sa dé-tresse, le fils des Stuarts a-t-il pu trouver une barque pour l'y conduire. Quel échan-gement, en quelques mois, en quelques jours ! Et maintenant c'est la ruine, c'est la fin, c'est la grande douleur, morte et morte; c'est l'exil, pire que la mort; c'est la misère et la mendicité royales, pires que l'exil. Il en est réduit à demander l'aumône au vieux mendiant Angus qui naguère soulevait l'Écosse pour lui. Pauvre Écosse ! Encore ne veut-il pas la quitter sans savoir au moins ce qu'il pense de lui et de son entreprise, quel

détermineront le gouvernement à l'indul-gence ou à la sévérité. Recevez, monsieur le desservant, l'assu-rance de ma considération distinguée.

DE MALHERBE.

Comme modèle d'inconvenance et de mauvaise foi, cette lettre d'un préfet est à conserver.

Faits divers

Un cercle de femmes. — La nuit dernière, M. Auger, officier de paix de la brigade des jeux, assisté de M. Taylor, commissaire de police, a fait une descente rue Saint-Lazare, n° 18, dans les apparte-ments d'une femme Chabnot, âgée de 37 ans, qui était depuis quelque temps sus-pçonnée de tenir une maison de jeu.

A l'entrée du magistrat et de l'officier de paix, une vingtaine de femmes se trou-vaient réunies autour de la table recon-verte du classique tapis vert, et se livraient aux douceurs de l'abâtardissement et du tirage à cinq. Particulièrement bizarre, il ne se trou-vait pas un seul homme parmi elles : le tri-pot tenu par la femme Chabnot était exclusivement réservé au sexe faible, et une consigne des plus rigoureuses en en-terdisait l'entrée aux hommes.

Après avoir dressé le procès-verbal d'in-sage, M. Auger a fait mettre en état d'ar-rêtation quinze des habitués du cercle Chabnot. Les autres délinquantes ont été laissées en liberté après avoir dû donner leurs noms.

Les femmes, qui déjà depuis longtemps réclament leurs droits politiques, inscri-vaient-elles sur le programme de leurs re-vendications le droit au bac?

Détournements de lettres char-gées. — Depuis quelque temps, de nom-breux détournements de lettres chargées ou contenant des mandats-poste étaient signa-lés à l'administration des Postes.

Tous ces détournements avaient lieu dans les bureaux de la place du Carrousel. Une surveillance active fut organisée, elle a amené, hier, l'arrestation du cou-pable, un nommé T..., ancien employé des postes, mis en disponibilité en avril der-nier.

Grâce à sa connaissance des lieux, T... pénétrait vers deux heures du matin, dans les bureaux, faisait main basse sur le pa-quet de lettres qui se trouvait sur le bureau, et l'emportait à son domicile; là, il re-trait les mandats, qu'il allait toucher lui-même en province, et brûlait le reste des lettres.

T... n'est âgé que de dix-neuf ans. Il de-meurait boulevard Saint-Germain et avait pour maîtresse une fille de brasserie, de-meurant rue Suger, avec laquelle il dépensait l'argent volé.

Il appartient à une honorable famille.

Mordues par un chien enragé. — Il y a quelques jours, trois jeunes filles, habitant les environs de Versailles, furent mordues par leur petit chien, avec lequel elles jouaient et qui avait été pris d'un accès de fureur. Les trois jeunes filles, M. X..., fit appeler un vétérinaire qui déclara que le chien était enragé.

M. X... se mit immédiatement en commu-nication avec M. Pasteur, et, depuis deux ou trois jours, les jeunes filles, qui ont la plus grande confiance en l'illustre savant, vont quotidiennement à son laboratoire pour y être soumises aux inoculations. Leur état est, du reste, très satisfaisant. Les premières inoculations ne leur ont causé qu'une légère fièvre.

Suicide d'un vieux chasseur. — Depuis près de cinquante ans, M. Claye, âgé de quatre-vingt-onze ans, riche rentier à Abon, près Longjumeau, chassait régu-lièrement chaque hiver. C'était un habi-le tireur, mais, dans ces dernières années, sa vue s'affaiblissait, et il évitait de s'occuper de la chasse. Les premiers jours de l'hiver, il avait été touché par une balle de fusil.

Le pauvre homme déclarait à qui voulait l'entendre que, privé désormais de son seul plaisir, il ne lui restait plus qu'à mourir. Il y a quelques jours, M. Claye prit son fusil comme pour aller à la chasse; au bout de quelques instants, on entendit un coup de feu.

Le vieillard s'était assis sur une pierre, non loin de sa maison; il avait mis le canon de son arme dans sa bouche et, à l'aide d'une baguette, avait fait jouer la gâchette. Il avait été foudroyé; la tête avait volé en éclats; il ne restait plus que la partie inférieure de la mâchoire.

Un meurtre mystérieux. — Il y a huit jours, vers minuit, des passants trou-vèrent étendu sur la chaussée le nommé Leprevost, ouvrier couvreur.

Après avoir été transporté, un médecin constata que l'œil gauche était sort

Feuilleton de la Patrie

DU 30 NOVEMBRE

REVUE DRAMATIQUE

Odéon. — *Les Jacobites*, drame en cinq ac-tes, en vers, de M. François Coppée.

Ménus-Plaisirs. — *L'Homme de paille*, comédie en trois actes, par M. Albin Va-labrègue.

Théâtre-Déjazet. — *Régine*, pièce en qua-tre actes, par MM. George Richard, Al-fred Etévart et Bertrand Millanvoje.

Théâtre des Nations. — Reprise de *Nobre-Dame de Paris*, drame en cinq actes et douze tableaux, d'après le roman de Vic-tor Hugo.

Je ne crois pas utile, après une semaine tout entière écoulée, de revenir en détail sur l'aventure historique à laquelle nous éminent prédécesseur, M. François Cop-pée (de l'Académie française), a emprunté le sujet de ses *Jacobites*. En huit jours, tous les Français qui lisent ont eu le temps d'apprendre ce que fut Charles-Edouard, et comment cet héroïque des-cendant des Stuarts débarqua en Écosse l'année même de la bataille de Fontenoy (1745), avec l'encouragement et l'appui de la cour de Versailles, dans le but de reconquérir le trône de ses pères sur les usurpateurs hanovriens, oblit d'abord, grâce au dévouement des Écossais, quel-ques succès partiels que l'insuffisance de ses ressources et aussi la légèreté de son caractère l'empêchèrent de soutenir; échoua finalement à Culloden et dut re-prendre le chemin de l'exil, laissant ses plus fidèles et derniers serviteurs à la merci de la dynastie victorienne, qui, bien en-glaissée, fut sans merci. Cet épilogue des révolutions d'Angleterre qui remplit aujourd'hui le drame de M. Coppée avait déjà inspiré le *Waverley* de Walter Scott, et, de fait, il a tout l'intérêt d'un

roman. Les *Jacobites*, ce sont les parti-sans des Jacques, c'est-à-dire des Stuarts, dont le premier fut décapité sous le nom de Charles.

Au moment où l'action commence, le bruit s'est répandu que le prétendant, échappé aux croisières anglaises, vient de mettre le pied sur la terre d'Écosse. Il s'annonce, il s'avance, jeune, beau, chevaleresque et traînant tous les cœurs après lui.

... Il a ces charmes : vingt-cinq ans ! Et bravement dans l'air fait siffler son épée.

On a la passion de ce roi d'aventure, qui vient, joyeux, comptant sur sa seule valeur, Conquérir un pays comme on cueille une fleur !

Un peu galant et talon rouge peut-être pour un roi écossais; mais qu'importe ! On ne s'en apercevra que plus tard et, jusqu'à nouvel ordre, l'audace de son entreprise a réveillé, dans les hautes ter-res, les highlanders aux jambes nues.

Pas tous, cependant ! Quelques-uns ré-sistent, entre autres le vieil Enoch, qu'on appelle traître, parce qu'il n'est pas dans le mouvement, et qui n'est qu'un sage auquel les guerres civiles font peur. Ses doutes et ses conseils ont un peu ébranlé le vieux clan de Fingall, un peu refroidi son proverbial loyalisme, et lord Fingall lui-même, en dépit de son courage et de sa fidélité à toute épreuve, secoue la tête lorsque les autres chefs lui parlent de reprendre l'épée. Il ne croit plus. Vaine-ment sa jeune femme, lady Dora Fingall, qui pourrait aisément être sa fille, cher-che à l'entraîner, corps et biens, dans l'orbite de cette brillante apparition, de cet astre royal dont on la sent déjà éprise

e l'orbite. Plusieurs blessures à la tête paraissent avoir été faites par un bâton. Le prévenu, qui habitait un garni du faubourg du Temple, fut transporté à l'hôpital Saint-Louis sans pouvoir donner aucune indication, et il est mort hier matin sans avoir prononcé une parole.

Le cadavre a été transporté à la Morgue à fin d'autopsie.

Par les toits. — Des malfaiteurs se sont introduits dans la journée d'avant-hier aux numéros 12 et 16 de la rue du Cherche-Midi. Ils ont pénétré par les toits. Ils ont, à l'aide d'effraction, dévalisé entièrement un grand nombre de logements et soustrait de l'argent, des bijoux, du linge, etc., pour une somme considérable.

Il y a deux mois, un vol analogue a eu lieu dans la même rue.

A cette époque, le signalement des voleurs avait pu être donné, mais ils avaient été recherchés en vain.

On suppose que ce sont les mêmes individus qui ont opéré avant-hier.

Esquadrerie de bijoux. — Un individu, disant se nommer Raoul de Montaubray et demeurant rue d'Edimbourg, se présentait avant-hier dans un grand magasin du faubourg Saint-Honoré, et y faisait une commande de 500 fr. de marchandises.

Lorsqu'un livreur du magasin se présenta rue d'Edimbourg, un individu, se disant le domestique de M. de Montaubray, prit le livreur en prime l'employé d'attendre. Il allait revenir avec l'argent pour payer la facture.

Le commis attendit longtemps; puis il s'informa auprès de la concierge, qui lui répondit que, la veille, un monsieur fort élégant était venu visiter un appartement qu'il avait retenu en donnant le denier à Dieu.

Il avait ensuite envoyé son domestique pour chercher la lettre et le paquet qu'on devait lui porter.

Le signalement des escrocs a été donné au commissaire de police.

Les peintures du Panthéon. — M. Meissonnier vient d'être chargé par le gouvernement de peindre les trois fresques situées à gauche des orgues du Panthéon, en face des peintures de J.-P. Laurens.

Le sujet choisi par l'artiste sera sans doute la marche d'Attila sur Paris et sa rencontre avec sainte Geneviève.

M. Baudry peindra les trois panneaux qui regardent la « Vie de saint Louis », de M. Cabanel.

Ces décisions du gouvernement sont assez étranges, alors qu'on s'occupe, d'autre part, de laisser entièrement le monument à l'initiative des artistes.

Le monument, qui est en étude les moyens d'utiliser ailleurs les œuvres d'art que contient le Panthéon.

La plupart des peintures murales sont sur toile et pourraient être détachées sans trop de danger. Celles de M. Maillol sont peintes sur la pierre même.

Dupe d'un escroc. — Un individu était entré avant-hier dans un débit de vin de la rue Labat, tenu par un nommé M. L.

Il avait cherché un fonds de commerce dans le quartier. Justement, le débitant voulait vendre. L'inconnu, qui dit s'appeler Legrand, proposa de discuter immédiatement le marché, ce qui fut fait. Une fois tombé d'accord sur le prix, sur le mode de paiement, après une discussion courtoise, Legrand émit la proposition de conclure immédiatement par-devant notaire.

Sur cette proposition, le marchand de vin lui quitta le débit.

En route, Legrand propose encore d'entrer dans un café, afin d'arrêter bien définitivement les termes du marché. On s'attable, on discute, l'accord se fait encore une fois.

— Eh bien, en signe de satisfaction, je vais vous régaler, dit Legrand à M. L. avec des mots une minute, je vais vous offrir des cigares dont vous me donnerez des nouvelles.

Il sort. M. L. attend en vain.

Pendant son absence, son acheteur était revenu demander à sa femme 50 francs qui manquaient à son mari pour payer les frais du contrat.

Celle-ci, sans défiance, les avait donnés, parce qu'elle savait, qu'en effet, il était question de contrat avec son mari.

Legrand ou le soi-disant tel est activement recherché.

Suicide en tramway. — Hier soir, un homme d'une quarantaine d'années était monté à M. "ouge dans le tramway qui va à la gare d'Orléans, au moment où il était en stationnement.

A peine entre dans la voiture, il sortit un revolver de sa poche et s'en tira deux coups dans la région du cœur.

La mort a été instantanée.

Un voyage de noces en tricycle. — Mardi dernier, les habitants de Pordenone virent arriver un jeune couple qui, monté

qui réfléchissent avant de commencer la guerre civile n'a pas assez d'importance pour justifier ce redoublement. Le petit complot tramé par un groupe d'insurgés n'aurait pas dû être découvert si le prévenu n'était pas si maladroit.

Un certain hercule forain qui avait volé les portes en coups de poing et qui d'épave appartenait à la comédie, surtout si l'on songe qu'il se met en campagne escorté du mari trompé, qui le surveille coup. Et lorsque nous faisons un mauvais coup. Et lorsque nous retrouvons aveugle dans le drame, le vieux mendiant aveugle nous donne la sensation d'un décalcoman à froid, qui ne cherche qu'une occasion de discourir.

On a relevé aussi dans les *Jacobites* quelques imitations involontaires de la *Patrie* de M. Sardou. Lord Fingal respire d'assez près au comte de Rysor.

Ailleurs on retrouve, dans certains vers, des reminiscences d'*Hernani* avec les mêmes hémiostiches et les mêmes rimes, la trahison si haute qui consiste à vendre la tête d'un hôte. La scène d'Angus avec sa fille rappelle une scène analogue entre Triboulet et Blanche. On surprend encore, au cours d'une conversation entre lord Fingal et sa femme, de vagues souvenirs d'un conte d'Italie de Musset :

Quant ton père en mourant joignit nos mains, / La mienne / Restait pourtant ouverte ; en retirant la sienne / Biaisais-je : pourquoi l'as-tu donc fait si tard ?

Enfin, dans la grande manifestation patriotique qui termine le premier acte, on peut regretter l'abus, plus grave, d'une des plus originales idées de l'*Internationale* d'Henri Heine : « Allez me chercher un grand cerceau, pour y enterrer mon amour et ma douleur... »

Mais si j'ennumère comme à plaisir tous ces menus détails, c'est qu'à mes yeux ils ne comptent pas. Oui, on peut dire ceci, cela, et encore autre chose. On l'a dit, et je l'ai répété moi-même très sincèrement. Ces légères fautes de détail ne laissent pas moins intact un des plus beaux drames que l'on puisse voir, et surtout un des plus beaux poèmes que l'on puisse lire, une œuvre littéraire comme on en fait une fois dans sa vie, une œuvre supérieure à toutes les autres, une œuvre qui se rejoue et pour ainsi dire relevé.

sur un tricycle, s'arrêta devant le premier hôtel de la ville. C'était un riche négociant de Peste et sa femme, une charmante Viennoise, qui vient d'épouser, désignant les chemins de fer et la chaise de poste, les jeunes époux ont préféré faire leur voyage de noces en tricycle, se proposant ainsi de visiter l'Italie dans le plus grand détail. Quant à leurs bagages, ils les expédient à l'avance par les moyens vulgaires de transport.

CHRONIQUE JUDICIAIRE

Une mère qui étouffe son enfant

La fille Emilie Charlet, traduite hier devant le jury pour infanticide et suppression d'enfant, a déjà eu un enfant pour lequel elle a toujours manifesté une vive affection.

Avant de venir à Paris elle habitait Toulouse, et c'est là qu'elle devint enceinte pour la seconde fois. A Paris, elle entra au service d'une dame Moutard, à qui elle parvint à dissimuler sa grossesse. Elle accoucha au mois d'août sans être assistée de personne et étouffa son enfant dès qu'elle l'eut mis au monde.

La fille Charlet, qui a de fréquentes attaques de nerfs, prétend que c'était dans un moment d'exaspération nerveuse que, sans s'en rendre compte, elle a donné la mort au pauvre petit être. L'accusée exprime même en termes touchants la douleur qu'elle en ressent.

« Depuis, dit-elle, j'ai éprouvé des remords et je n'ai plus voulu me séparer du cadavre. Tous les soirs, en me couchant, je le retrouvais et je passais mes nuits à le serrer dans mes bras et à l'embrasser, ne pouvant croire que j'avais tué mon enfant. La pensée de m'en débarrasser ne m'était jamais venue. Je devais bien m'attendre à ce qu'il devait m'arriver, et cependant mon trépas était si profond que je ne songeais qu'à le garder. La courtière m'a demandé ce que j'avais. Elle me trouvait l'air fatigué. C'est alors, que je lui ai répondu que j'avais eu une belle petite fille. Je m'attendais que l'occasion de parler de mon enfant, tellement j'étais bouleversée, et j'ai éprouvé un grand soulagement. »

Un agent républicain

Le tribunal correctionnel de Quimper a condamné dans son audience du 12 novembre, à un mois de prison, un agent électoral, le sieur Dalgier, repris de justice, qui avait passé toute la journée du 3 octobre à injurier les conservateurs. Au nombre des cris poussés par ce personnage, se trouvait celui de « Vive Robespierre ! »

L'Union monarchique affirme que M. Fréant, procureur de la République, a prononcé, au cours de son réquisitoire, les paroles suivantes :

« Je ne saurais pas au préalable d'avoir crié : Vive Robespierre ! Robespierre est un nom qui, dans l'histoire, a droit à l'admiration et à l'estime des gens... »

Le Concert du « Bon-Marché »

Le concert offert hier par Mme Boucicaut à ses invités, dans les galeries du Bon-Marché, a été plus brillant encore que les précédents, et ce n'est pas peindre. Près de 6,000 personnes avaient pris place dans le grand hall central, et ses dépendances transformées en immense salle de spectacle.

A six heures et demie seulement, la vente avait été interrompue, et les marchandises remises en ne sait où. Deux heures à peine avaient suffi à cette métamorphose. Une vaste estrade avait été élevée au centre de la galerie principale que de riches tapisseries isolaient des autres magasins.

Le programme du concert était des plus attrayants.

L'Harmonie du Bon-Marché, habilement dirigée par M. Georges Paulus, ancien chef de musique de la Garde républicaine, a exécuté plusieurs morceaux parmi lesquels nous citerons *Une Nuit de Cléopâtre*, fantaisie de Victor Massé, et la *Rhapsodie hongroise*, de Liszt, morceau du plus merveilleux effet. L'Harmonie a aussi accompagné une marche triomphale de Laurent de Rillé, et *Violetta*, fantaisie de Verdi, chantée par le choral de l'établissement.

Après le magnifique chœur la *Fête des Pampres*, de Laurent de Rillé, exécuté par les mêmes choristes, MM. Jacob et Audounet, leurs professeurs, ont été l'objet d'une ovation.

Mlle Renée Richard, de l'Opéra, a chanté l'arioso du *Prophète*, les stances de *Sapho*, et le duo des *Dragons de Villars* avec

Le sentiment de la patrie y est pénétrant et profond. Incarné dans ce vieillard et dans cette jeune fille, il s'impose avec un relief surhumain, il arrive à une intensité d'âme et de vie extraordinaire. L'idée de notre Jeanne d'Arc me hantait. Jamais je ne l'ai si bien vue, même dans Michelet. Je la connaissais maintenant. Je l'ai rencontrée, elle m'a parlé l'autre soir en Ecosse et à l'Odéon. Elle a dit, en montant sur son bûcher, des vers simples, des vers sublimes :

Puisse cet holocauste au ciel être approuvé. / De mon honneur perdu pour mon pays sauvé !

Et le : « Mon père, j'ai menti ! » qui a transporté toute la salle.

Ce n'est pas tout ! En dehors de ce qui est drame et action, il y a ici ce qui est poésie pure, et jamais, non, jamais, le poète n'a monté si haut. Jamais Coppée, à qui on a pu reprocher quelquefois d'en user un peu librement avec le vers et d'en faire, ça et là, une prose habilement rimée, n'a au contraire plus fortement frappé et forgé le distique-médaille. Il ne s'était pas encore montré en aussi pleine possession de sa langue poétique. La grâce y était, une grâce un peu molle et flottante ; il y a joint la solidité et l'éclat, attestés par des vers magnifiques, comme ceux-ci par exemple, sur l'instinct qui ramène inévitablement l'exilé vers le sol natal qu'il veut toucher une dernière fois, ne fût-ce que pour y mourir !

Comme le goéland blessé d'un plomb sous l'aile, / Qui fait un grand effort désespéré dans l'air / Pour s'en aller au moins mourir en pleine mer !

Je cite de mémoire, et je dois étouper un peu cette noble poésie ; mais, si l'on veut être juste, on conviendra que le goéland de Coppée fait désormais un digne pendant au légendaire pélican de Musset.

Aussi bien je n'en finirais pas si je voulais détailler ou seulement indiquer toutes les beautés répandues dans cet admirable poème des *Jacobites*, admirable malgré les défauts évidents qui ne peuvent rabaisser la hauteur. Elles éclatent à chaque pas, et il faut s'y rendre, sans crainte d'embarquer. L'emploi de dessein ce mot, par exemple, certains critiques, un peu plus froids que de raison, ont prétendu qu'il y avait du emba-

M. Melchisédec, lequel s'est fait entendre aussi dans le grand air du *Caid* et la romance du *Pardon de Plémer*. Inutile d'ajouter que le succès de ces deux éminents artistes a été complet.

Paulus, de la Scala, a été très désolant dans ses chaussonnettes comiques ; mais c'est à Thérèse qu'étaient réservés, comme toujours, les applaudissements les plus vifs et les ovations les plus enthousiastes. Comme chanteuse et comme musicienne, elle a obtenu beaucoup de succès dans *Tu vas le marier* et *J'ai passé par là*, de sa composition. Elle a attendu l'auditoire avec la *Lettre d'une grand-mère* et provoqué un fou rire avec les *Canards tyroliens* et *C'est dans l'nez que ça m'chaloute*, morceaux qui lui ont été demandés.

Des corbeilles, disposées aux portes d'entrée, ont reçu de nombreuses offrandes en faveur des indigents des sixième et septième arrondissements.

Les invités se sont retirés emportant le meilleur souvenir de cette soirée et de la merveilleuse organisation de la maison du Bon-Marché qui, à côté d'une entreprise commerciale, fait une grande œuvre philanthropique.

On sait que les trois mille personnes qu'elle emploie prennent leur repas dans l'établissement, que trois cents d'entre elles y trouvent un gîte pour la nuit, que des cours sont faits chaque soir pour les employés, enfin qu'une caisse de prévoyance et une caisse de retraite, largement alimentées par M. Boucicaut, assurent à ces employés des secours et une pension pour leurs vieux jours.

Il est impossible de pousser plus loin la sollicitude, et c'est peut-être la principale cause de la prospérité de la maison du Bon-Marché, qui peut compter avec orgueil sur le dévouement de tout son personnel.

REVUE FINANCIERE

Notre marché financier n'a pas été moins agité cette semaine que la précédente, et cela n'a rien d'étonnant, car les nouvelles politiques de l'extérieur et de l'intérieur l'ont fait passer par de nombreuses alternatives de hausse et de baisse.

En ce qui concerne les événements de Bulgarie, on avait eu pendant un instant les meilleures raisons de penser que, comme nous l'avions dit dans notre Revue Financière de dimanche dernier, les grandes puissances imposeraient aux belligérants la cessation des hostilités et l'acceptation du *modus vivendi* élaboré par la Conférence. Mais il n'en a pas été ainsi, et à l'heure actuelle le prince de Bulgarie, victorieux, ne paraît pas disposé à déposer les armes sans avoir recueilli le fruit de ses récents succès.

En même temps que reculait ainsi la solution du conflit oriental, que l'on avait considérée un instant comme prochaine, la mort du roi d'Espagne affectait très gravement les fonds publics de ce pays, et les autres valeurs éprouvaient également, mais dans des proportions beaucoup moindres bien entendu, le contre-coup de cet événement dont on craint avec raison les suites au point de vue de la situation intérieure de la péninsule ibérique.

Enfin, la question du Tong-King, dès à présent posée devant la Chambre des députés, pouvait amener, selon la manière dont elle sera résolue, la chute du ministère Brisson, constitue un sujet de préoccupations à ajouter à celles dont nous embarras financiers et politiques sont la cause légitime.

Dans ces conditions, on peut se montrer quelque peu étonné de la reprise fort sensible qui s'est produite sur les bas cours touchés pendant cette semaine, reprise qui a persisté jusqu'à la clôture et ramené la plupart des valeurs, et nos Rentes en particulier, aux prix cotés à la fin de la huitaine précédente.

Sans doute on s'était peut-être laissé entraîner trop loin dans la voie de la réaction et nous l'avons reconnu nous-mêmes, mais maintenant on nous paraît échapper par l'excès contraire.

Ainsi que nous venons de l'exposer, en effet, la situation politique, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, est loin de s'être éclaircie depuis huit jours ; nous pensons donc que le mouvement ascensionnel auquel nous assistons depuis deux jours aurait dû être plus modéré.

Institutions de crédit

La Banque de France est ferme de 4,780 à 4,800. Son bilan ne saurait pourtant donner de grandes espérances ; il accuse toujours un très petit chiffre d'affaires courantes et des bénéfices médiocres.

Le Crédit foncier s'est élevé et reste à 1327 50 au comptant. La remarquable fermeté de cette institution de crédit n'a d'ailleurs rien d'étonnant en présence de son excellente situation : ses opérations de prêts prennent, en effet, chaque jour plus d'extension, augmentant ainsi chaque année le chiffre du dividende.

Quant aux obligations foncières et communales, elles continuent à être l'objet d'une préférence marquée et bien justifiée de la part de l'épargne, qui trouve en elles un placement d'une sécurité absolue et rendu plus attrayant encore par les chan-

ces de lots attachées à a plupart de ces titres.

La Banque de Paris a été l'objet d'assez nombreuses réalisations de bénéfices, qui l'ont fait rétrograder à 585. La Société Générale demeure toujours invariable à 450.

C'est aussi à 450 que se maintient la Banque d'Escompte, en attendant les plus hauts cours qu'elle mérite, car les bénéfices que lui assure sa participation à d'importantes affaires financières en cours d'exécution ou en préparation doivent lui faire obtenir une capitalisation beaucoup meilleure que celle ressortant du prix actuel de ses actions.

Assurances

Depuis que nous avons parlé de la Foncière-Transports, le marché de ces actions est devenu plus actif. Il était impossible que l'épargne ne fixât pas son attention sur une valeur aussi sûre et d'un rendement aussi fructueux. Depuis sa création, en effet, la Foncière-Transports n'a pas cessé de distribuer des dividendes à ses actionnaires. L'année dernière, elle a donné 11 francs par titre et porté à la réserve une somme qui représente environ 4 francs par action. La Compagnie donnera plus encore pour l'exercice 1885 dont les résultats sont presque entièrement connus. Un titre pareil vaut donc beaucoup plus que le pair, et c'est profiter d'une bonne occasion que de l'acheter à 15 ou 20 francs au-dessous de ce niveau.

Chemins de fer

Nous retrouvons les actions de nos grandes lignes sans changement sensible d'une semaine à l'autre, mais les légères différences que nous avons à constater sont des différences en hausse.

Cependant leurs recettes ne cessent pas de présenter des diminutions, et ce qui rend ce symptôme plus grave c'est que cette comparaison s'établit sur le trafic déjà très réduit de l'exercice précédent.

Quoi qu'il en soit nous les laissons cotés comme suit :

Lyon, 1235 ; Nord, 4505 ; Orléans, 1316 25 ; Midi, 1170.

Les Chemins espagnols se sont ressentis, comme les fonds publics de ce pays, des inquiétudes provoquées par la mort du souverain. Le Nord d'Espagne a été entraîné à 400 francs et le Saragose à 317 50.

Les Autrichiens se cotent 553 25 et les Lombards 285 fr. Par les raisons que nous exposons dans notre précédente Revue financière, nous continuons à recommander un arbitrage entre ces deux valeurs en faveur de la première.

A propos de l'émission d'actions des Méridionaux Italiens ouverte depuis le 16 courant, on s'est demandé si la Société émettait les 60,000 actions qui sont restées à la souche, ou s'il s'agissait de 60,000 actions nouvelles.

La question importe peu : le capital social ne s'augmente, en effet, dans tous les cas, que de 30 millions, et c'est bien pour peu pour une extension que celle qui prend le réseau de l'Adriatique qui va si largement augmenter les profits de la Société.

Il ne faut pas oublier que les sommes payées ou garanties par l'Etat assurent déjà aux actions, tant anciennes que nouvelles, un revenu de 36 fr. 75 justifiant un cours bien supérieur à celui que la cote enregistre, et cela indépendamment des profits de l'exploitation.

Valeurs diverses

Le Gaz parisien ne perd que 5 fr. à 1455 ; mais, comme nous l'avons dit précédemment, les progrès faits par l'éclairage électrique n'en sont pas moins une cause de lourdeur pour cette valeur.

Les réalisations de bénéfices provoquées par la hausse de ces derniers temps n'ont fait perdre qu'une dizaine de francs aux actions du Canal de Suez, que nous laissons cotées à 2091 25. Le développement continu du transit ne peut manquer d'élever encore sensiblement, dans un avenir prochain, les cours des titres de cette entreprise.

Après avoir fait 395, le Panama a repris à 402 50.

Ainsi que nous l'avons expliqué il y a huit jours, les diminutions de recettes éprouvées par les Omnibus de Paris se trouvant plus que compensées par les économies réalisées, l'action de cette

J'ai eu autrefois un professeur de mathématiques, l'excellent M. Vernier, à qui la géométrie inspirait un enthousiasme qui lui voulait absolument faire partager à tous ses élèves. Plusieurs d'entre nous n'y étaient pas complètement réfractaires, mais vraiment il en demandait trop ! Ainsi, lorsqu'un malheureux levait la main pour implorer de lui ces cinq minutes de sortie qui sont quelquefois si nécessaires dans une longue classe de deux heures : « Oh ! si, monsieur, répondait-il avec indignation, pouvez-vous descendre des hauteurs de la poésie pour aller là ! »

Eh bien ! j'éprouve en ce moment le même dépit que ce bon M. Vernier. Il me faut absolument descendre des hauteurs de la poésie pour aller de l'Odéon aux Menus-Plaisirs et des *Jacobites* à l'*Homme de paille*. Je n'ai pas besoin de dire qu'il n'y a aucun rapport entre l'endroit dont parlait mon géomètre et l'aimable théâtre où M. Albin Valabrègue vient d'émigré ; aussi bien, tout à sa place et sa raison en ce monde !

L'*Homme de paille* est une très jolie comédie, ou plutôt une petite satire politique, amusante sans méchanceté. On connaît sa parenté involontaire avec le *Député de Bombignac* ; mais j'aime mieux l'*Homme de paille*. Un bourgeois obtus, nommé Bodinard, joint d'une belle-mère qui a de l'ambition pour lui et qui le pousse à la députation. Nous assistons aux gâchis de sa candidature. La plus grande de ces drôleries, est la candidature lui-même, l'*Homme de paille*, espèce de Giboyer ambulante qui, dans sa jeunesse, passait le bachelot pour les camarades et qui fait aujourd'hui leurs discours comme autrefois leurs versions. Cette substitution prolongée donne lieu aux méprises les plus comiques, et M. Albin Valabrègue en a tiré un très bon parti. Il était seul, cette fois, et sa solidité ne lui a pas porté malheur, il se suffit ! Son Lambrequin est un type, et plus vrai qu'on ne croit. Besogneux, effronté, au demeurant le meilleur fils du monde, et plein d'esprit et de ressources ! Il exploite un peu son bourgeois, mais comment vivre si on travaillait gratis pour cette catégorie ? Bodinard paie, mais il admire : « L'animal, dit-il, si tu n'as rien, tu n'as rien ! »

La pièce de M. Albin Valabrègue, à laquelle je voudrais avoir le temps et la place de rendre une plus complète justice est menée avec entraînement par Mme Toudouze, par Mlle Alice Brunet, et surtout par ses deux principaux interprètes, MM. Denizot et Montcaumon qui jouent Bodinard et Lambrequin. Que le Théâtre-Français y prenne garde : voilà deux fois de suite qu'il est battu, en ce sens qu'il a laissé échapper les *Jacobites*, et que l'*Homme de paille* l'emporte sur le *Député de Bombignac*. Je ne doute pas que la vigilance et le discernement de M. Jules Claretie n'évite à une aussi grande maison ces ennuyeuses déconvenues.

Au Théâtre Déjazet, nous avons eu *Régine*. *Régine*, c'est un drame, un peu gros, mais en pleine pâte, et dont les principaux effets ont complètement réussi. Un négociant retiré des affaires, M. Hervieux, qui rappelle de fort près le Poirier de la comédie, cherche un mari pour sa fille Angèle, et arrête son choix sur un personnage très chic, vraie savonnette à vilain, qui s'appelle le comte de Bois-Hilaire. Malheureusement, ce par chemin, même avec un sac, ressemble beaucoup à un drôle. Il a séduit Régine, et il l'a abandonnée, sans l'ombre d'un de ces scrupules qui font faire aux honnêtes gens tant de sottises.

Or, si l'on trouve que Régine est la propre nièce du commandant Dubourg, et que le commandant Dubourg est le meilleur ami de la fille Angèle, on croirait qu'il y a voulu faire une suite d'apothéose. Il y a joint un vrai musée de dessins et d'autographes. Les décorateurs l'ont cordialement secondé ; les acteurs aussi. Vétérans et consorts ont rivalisé de zèle et d'ardeur. M. Taillade, M. Lacroix et Mme Marie Laurent comme la toute mignonne Mlle Depoix. Cependant, il y a un écart sensible, une forte dissonance entre la vieille garde et la jeune, comme entre un chalet et un donjon. La Sachette et la Esmeralda ne sont ni l'un même temps ni du même style ; elles représentent deux tendances et deux écoles difficiles à harmoniser, même à la grande ombre de Notre-Dame !

A. CLAVEAU.

Compagnie industrielle, à 1020 fr., son cours actuel, mérite d'attirer l'attention des capitalistes.

CHANTIER DU PRINCE-EUGENE
8, boulevard Contrescarpe (Bastille).
BOIS neuf scié en 3 morceaux, 53 fr.
Charbon de terre criblé, mis en cave, 54 fr.

R. LITTE, Dictionnaire de la langue française, 3 volumes grand in-4° contenant 3,000 pages à 3 colonnes, est vendu par L. Hébert, libraire éditeur, 7, rue Perrot, à Paris aux conditions suivantes :

Broché, 412 francs, payables 5 francs par mois.
Relié, 442 francs, payables 7 francs par mois.

Grand Atlas universel de DUFOR
40 cartes double in-folio, coloriées avec soin. 1 volume relié. Prix : 90 fr., payables 5 fr. par mois. — Librairie A. Pilon, A. Le Vasseur, successeur, 33, rue de Fleury, Paris.

LES FÊTES DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE PARISIENS

Nous rappelons à nos lecteurs que la souscription publique est ouverte, et que tout souscripteur d'une somme de 50 fr., recevra un coupon lui donnant droit à 100 francs d'entrée dans les diverses fêtes qui seront successivement données aux frais de la Société.

Les souscriptions sont reçues :
Aux bureaux du journal ;
Au siège de la Société, cabinet du directeur des travaux de Paris, à l'hôtel de Ville ;
Aux bureaux des chambres syndicales, rue de Lancry, 40 ;
Et chez les trésoriers : M. Loiseau, 37, rue d'Abouir ; M. Marguery, 34, boulevard Bonne-Nouvelle.

La souscription sera close le 23 courant. Les recouvrements seront opérés à domicile par les soins des trésoriers.

Menu du Jour

Consommé aux œufs pochés
Saumon sauce hollandaise
Pommes nature à l'anglaise
Rôti broché à la duchesse
Poulet en bordure de ris
Perdreux et pluviers au cresson
Salade escalote
Petits pois à la française
Plum-pudding
Bombes glacées panachées

CHAMPAGNE : GEORGE GOULET

MAISONS RECOMMANDÉES

E. Baitre, graveur, 4, boulevard Poissonnière et 458, rue de Rivoli. — Nouveaux monogrammes diamantés. Brevetés S.G.D.G. Haute-nouveauté. Remise à la papeterie.

BOUSQUIN (Pâtes alimentaires, 35, gal. Vivienne, TAPIOCA au CACAO (dépôt enfants)

Jarre
Arquebuser, 81, rue Lafayette.

Au Paradis des Enfants
156, rue de Rivoli.

Pharmacie Normale, 19, rue Drouot.

Labourdette, carrossier, 105, avenue Malakoff.

Reynaud, chimiste
(Spec. flanelle du pin Sylvestre), 22, rue de la Paix.

A la Religieuse
Deuil — 2, rue Tronchet.

Delvaux. Porcelaines, 18, rue Royale.

Thonet frères
Meubles bois courbé, 15, boulevard Poissonnière.

E. Bourgeois
Grand dépôt porcelaines, 21, rue Drouot.

qui a écrit la *Femme*, l'*Amour*, etc. Il conseille aux jeunes mariés de passer leur première nuit de nocces à dormir séparément ! — « Dans la cavalerie, nous n'appartenons pas à cette école » répond avec gravité le commandant.

Ce drame, très enlevé a rencontré deux interprètes excellents, Mme Aline Guyon et M. Montbars, pour les rôles de Régine et de Dubourg. Je n'ai rien à dire contre le Théâtre-Déjazet, tant s'en faut ; mais comment donc se fait-il que M. Montbars, qui est de premier ordre, ne joue pas sur une scène plus en vue ?

GAZETTE THÉÂTRALE

AUX NOUVEAUTÉS

La Crémallière, dont le théâtre des Nouveautés nous donnait hier la première représentation, a été très applaudie par le grand public au point qu'il lui a peut-être été un peu trop ménagé, selon nous, à la première.

Cet ouvrage, sans autre prétention que celle de faire rire, nous paraît remplir très suffisamment le but qu'il se propose.

La Crémallière, qui doit à l'interdiction de Gervais son titre actuel — la pièce devait primitivement s'appeler la Petite Mouquette — présente de plus cette particularité d'être interprétée par l'un de ses auteurs, M. Brasseur fils, qui incarne avec brio le type amusant du peintre Théodore, un spécialiste pour phoques. Son collaborateur, M. Burali, est certainement l'acteur le plus joué de Paris, et son nom tient actuellement l'affiche dans cinq théâtres à la fois: Nouveautés, Châtelet, Folies-Dramatiques, Châteauneuf et Cluny; et si, dans le nombre de ses productions en cours de représentations, il s'en trouve de moins heureuses les unes que les autres, M. Burali a du moins l'avantage de prendre chaque soir, avec trois succès incontestables, la revanche d'une ou deux défailissances.

Aux Nouveautés, le service fait pour la seconde représentation de la Crémallière sera reçu demain lundi.

Voici l'ordre des spectacles de cette semaine dans les deux grands théâtres lyriques :

À l'Opéra, lundi, mercredi et vendredi, première, seconde et troisième représentations de *Claud*; samedi, *Sigurd*.
À l'Opéra-Comique, lundi, mercredi et vendredi, *Manon*; mardi et samedi, *L'Étoile du Nord*; jeudi, *Lalla Roukh* et le *Barbier de Séville*.

Suite de l'incident Weber.
Le ministre ne veut pas admettre le second engagement signé entre l'artiste et M. Porel. Il se base sur ceci :

Quand Mlle Weber est entrée au Conservatoire, elle a signé quelle se soumettait aux règles imposées aux élèves, c'est-à-dire qu'elle s'engageait à rester pendant deux ans à la disposition de la Comédie-Française et de l'Opéra — à moins de se libérer par un dédit de 10,000 francs.

Après les concours de cette année, le ministre a autorisé le directeur de l'Opéra à lui faire débiter tous les premiers prix qu'il voudrait, quitte à les laisser reprendre par le Théâtre-Français, si on le prévenait trois mois d'avance.

C'est de ces deux clauses que M. Goblet se prévaut aujourd'hui pour réclamer Mlle Weber et déclarer nul et non avenue son second engagement avec M. Porel.

Il serait pourtant bien simple de répondre au ministre :

Vous avez engagé M. Laugier pour la rue Richelieu; pourquoi n'avez-vous pas engagé aussi Mlle Weber ? Il s'agit tout deux à votre disposition après les concours.

Il est clair que si le ministre se retranche — maintenant — derrière le traité du Conservatoire et la clause signée par M. Porel, il peut exiger l'entrée de Mlle Weber dans la maison de Molière; mais cela ne nous empêchera pas de plaindre le directeur de l'Opéra, qui, dès qu'il découvre une étoile, la voit filer ailleurs.

On dit encore que M. Claretie a écrit à son collègue de l'Opéra une lettre où il lui explique que le Théâtre-Français fait une pension à Mlle Weber, qu'il avait toujours en l'intention de la reprendre, mais qu'en raison de la loi de la Comédie-Française, il n'a pu le faire.

Le rôle de l'Angély seul n'est pas encore distribué. Il n'est pas exact, ainsi qu'on l'a dit, que ce soit M. Gil-Naz qui ait été choisi pour ce rôle. Aucune décision même n'a encore été prise, et il est presque probable que ce sera M. Léon Noël qui en sera chargé.

Hier, M. Desbarrolle, toujours alerte malgré ses quatre-vingts ans, a fait répéter, pour la première fois, le duel du second acte entre Savigny et Didier.

Mme Adeline Patti est décidée à ajouter Lakmé à son répertoire. Déjà, elle a eu, avec M. Léo Delibes, plusieurs rendez-vous pour étudier la partition sous la direction.

Quelle idole Lakmé se sera à elle et quelle part de poésie la séduisante diva ne va-t-elle pas apporter à la création du jeune maître !

Un commencement d'incendie, heureusement sans gravité, a éclaté hier, dans l'après-midi, à l'Eden-Théâtre.

C'est dans la loge installée sur la scène même pour Mlle Cornalba, que le feu a pris à des jupons de gaze appartenant à la charmante danseuse.

Le feu a été éteint immédiatement, et les dégâts sont insignifiants.

G. DORANT

BULLETIN COMMERCIAL

COTE OFFICIELLE du 28 NOVEMBRE

(Cinq heures du soir)

Marchés	100 kilos	47 50 à 47 75
Blé	58 75 à 59 00	58 75 à 59 00
— de tonnes	60 75 à 61 00	60 75 à 61 00
— de tonnes	68 75 à 69 00	68 75 à 69 00
— de tonnes	57 50 à 58 00	57 50 à 58 00
— de tonnes	59 50 à 60 00	59 50 à 60 00
— de tonnes	61 00 à 61 50	61 00 à 61 50
— de tonnes	62 00 à 62 50	62 00 à 62 50
— de tonnes	63 00 à 63 50	63 00 à 63 50
— de tonnes	64 00 à 64 50	64 00 à 64 50
— de tonnes	65 00 à 65 50	65 00 à 65 50
— de tonnes	66 00 à 66 50	66 00 à 66 50
— de tonnes	67 00 à 67 50	67 00 à 67 50
— de tonnes	68 00 à 68 50	68 00 à 68 50
— de tonnes	69 00 à 69 50	69 00 à 69 50
— de tonnes	70 00 à 70 50	70 00 à 70 50
— de tonnes	71 00 à 71 50	71 00 à 71 50
— de tonnes	72 00 à 72 50	72 00 à 72 50
— de tonnes	73 00 à 73 50	73 00 à 73 50
— de tonnes	74 00 à 74 50	74 00 à 74 50
— de tonnes	75 00 à 75 50	75 00 à 75 50
— de tonnes	76 00 à 76 50	76 00 à 76 50
— de tonnes	77 00 à 77 50	77 00 à 77 50
— de tonnes	78 00 à 78 50	78 00 à 78 50
— de tonnes	79 00 à 79 50	79 00 à 79 50
— de tonnes	80 00 à 80 50	80 00 à 80 50
— de tonnes	81 00 à 81 50	81 00 à 81 50
— de tonnes	82 00 à 82 50	82 00 à 82 50
— de tonnes	83 00 à 83 50	83 00 à 83 50
— de tonnes	84 00 à 84 50	84 00 à 84 50
— de tonnes	85 00 à 85 50	85 00 à 85 50
— de tonnes	86 00 à 86 50	86 00 à 86 50
— de tonnes	87 00 à 87 50	87 00 à 87 50
— de tonnes	88 00 à 88 50	88 00 à 88 50
— de tonnes	89 00 à 89 50	89 00 à 89 50
— de tonnes	90 00 à 90 50	90 00 à 90 50
— de tonnes	91 00 à 91 50	91 00 à 91 50
— de tonnes	92 00 à 92 50	92 00 à 92 50
— de tonnes	93 00 à 93 50	93 00 à 93 50
— de tonnes	94 00 à 94 50	94 00 à 94 50
— de tonnes	95 00 à 95 50	95 00 à 95 50
— de tonnes	96 00 à 96 50	96 00 à 96 50
— de tonnes	97 00 à 97 50	97 00 à 97 50
— de tonnes	98 00 à 98 50	98 00 à 98 50
— de tonnes	99 00 à 99 50	99 00 à 99 50
— de tonnes	100 00 à 100 50	100 00 à 100 50

Moyenne des cotes officielles des alcools pendant la semaine du 14 au 21 nov. 47 33

Favines Douze-Mars

Nouveaux cotons à 12 h. 1/2

Livraison

— Octobre

— Novembre

— Décembre

— 1^{er} trimestre— 2nd trimestre— 3rd trimestre— 4^{tr} trimestre— 1^{er} trimestre— 2nd trimestre— 3rd trimestre— 4^{tr} trimestre

RENSEIGNEMENTS UTILES

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE

DECLARATIONS DE FAILLITES

Jugements du 27 novembre 1885

HAGUENAUER, brocanteur d'habits, rue Secrétan, 8.

Juge-commissaire, M. Pillelo.

Syndic provisoire, M. Ponchelet, 12, rue Chanoine.

HOUE, fabricant de galoches, aux Prés-St-Gervais, rue Charles-Nodier, 44.

Juge-commissaire, M. Goy.

Syndic provisoire, M. Ponchelet, déjà nommé.

COTTIN, limonadier, rue Montmartre, 144.

Juge-commissaire, M. Pillelo.

Syndic provisoire, M. Maillard, 4, boulevard St-Michel.

MOEHLIN, imprimeur, rue Visconti, 21.

Juge-commissaire, M. Foucher.

Syndic provisoire, M. Menant, 51, boulevard St-Michel.

DAME JOLY, ancienne marchande de rubans, à Paris, rue Parmentier, 22.

Juge-commissaire, M. Cavé.

Syndic provisoire, M. Lissoty, 33, rue St-André-des-Arts.

MERCHADIER, marchand de vin, avenue Rapp, 8.

Juge-commissaire, M. Goy.

Syndic provisoire, M. Châle, 7, boulevard St-Michel.

STOLL, charcutier, rue Oberkampf, 107.

Juge-commissaire, M. Goy.

Syndic provisoire, M. Ponchelet, déjà nommé.

VEUVE LENAÏN, fabricante de chapeaux de feutre et de paille, rue Michel-le-Comte, 16.

Juge-commissaire, M. Goy.

Syndic provisoire, M. Goy.

BOCADÉ jeune, négociant en farines, rue des Marais, 64.

Juge-commissaire, M. Pillelo.

Syndic provisoire, M. Mercier, 6, boulevard St-Michel.

VEUVE LEHNOFF, fabricante de meubles, rue de Charanton, 48.

Juge-commissaire, M. Soubrier.

Syndic provisoire, M. Mauger, 99, boulevard St-Michel.

DAME CHAUDRON, marchande de vin, rue Gervais, 57.

Juge-commissaire, M. Foucher.

Syndic provisoire, M. Châle, déjà nommé.

DUBOUT, ancien limonadier, à Bois-Colombes, rue de la Chapelle, 31.

Juge-commissaire, M. Mercier, 6, boulevard St-Michel.

Syndic provisoire, M. Mercier, déjà nommé.

MAILLEFER, fabricant de bronzes pour ameublements, place Thorigny, 4.

Juge-commissaire, M. Soubrier.

Syndic provisoire, M. Mercier, déjà nommé.

SARI STEFANINI, dit LON SARY, pour l'exploitation du théâtre des Folies-Bergères, rue Richer, 32.

Juge-commissaire, M. Cavé.

Syndic provisoire, M. Normand, 19, rue des Grands-Augustins.

TIRAGES ANTERIEURS

Actions restant à rembourser

11^{tr} tirage12^{tr} tirage13^{tr} tirage14^{tr} tirage15^{tr} tirage16^{tr} tirage17^{tr} tirage18^{tr} tirage19^{tr} tirage20^{tr} tirage21^{tr} tirage22^{tr} tirage23^{tr} tirage24^{tr} tirage25^{tr} tirage26^{tr} tirage27^{tr} tirage28^{tr} tirage29^{tr} tirage30^{tr} tirage31^{tr} tirage32^{tr} tirage33^{tr} tirage34^{tr} tirage35^{tr} tirage36^{tr} tirage37^{tr} tirage38^{tr} tirage39^{tr} tirage40^{tr} tirage41^{tr} tirage42^{tr} tirage43^{tr} tirage44^{tr} tirage45^{tr} tirage46^{tr} tirage47^{tr} tirage48^{tr} tirage49^{tr} tirage50^{tr} tirage51^{tr} tirage52^{tr} tirage53^{tr} tirage54^{tr} tirage55^{tr} tirage56^{tr} tirage57^{tr} tirage58^{tr} tirage59^{tr} tirage60^{tr} tirage61^{tr} tirage62^{tr} tirage63^{tr} tirage64^{tr} tirage65^{tr} tirage66^{tr} tirage67^{tr} tirage68^{tr} tirage69^{tr} tirage70^{tr} tirage71^{tr} tirage72^{tr} tirage73^{tr} tirage74^{tr} tirage75^{tr} tirage76^{tr} tirage77^{tr} tirage78^{tr} tirage79^{tr} tirage80^{tr} tirage81^{tr} tirage82^{tr} tirage83^{tr} tirage84^{tr} tirage85^{tr} tirage86^{tr} tirage87^{tr} tirage88^{tr} tirage89^{tr} tirage90^{tr} tirage91^{tr} tirage92^{tr} tirage93^{tr} tirage94^{tr} tirage95^{tr} tirage96^{tr} tirage97^{tr} tirage98^{tr} tirage99^{tr} tirage100^{tr} tirage101^{tr} tirage102^{tr} tirage103^{tr} tirage104^{tr} tirage105^{tr} tirage106^{tr} tirage107^{tr} tirage108^{tr} tirage109^{tr} tirage110^{tr} tirage111^{tr} tirage112^{tr} tirage113^{tr} tirage114^{tr} tirage115^{tr} tirage116^{tr} tirage117^{tr} tirage118^{tr} tirage119^{tr} tirage120^{tr} tirage121^{tr} tirage122^{tr} tirage123^{tr} tirage124^{tr} tirage125^{tr} tirage126^{tr} tirage127^{tr} tirage128^{tr} tirage129^{tr} tirage130^{tr} tirage131^{tr} tirage132^{tr} tirage133^{tr} tirage